

# Consommation de protéines : quelle place pour la viande bovine ?

Pierre SANS  
Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

## Introduction :

Dans de nombreux pays à économie développée, la place de la viande bovine dans la consommation des viandes est en régression depuis le début des années 1980. L'objet de cette contribution est de dresser un bilan de l'évolution de la consommation de protéines (et parmi elles de la viande bovine) sur la période 1961-1999, puis de fournir des éléments de réflexion en ce qui concerne le futur de la consommation des viandes.

Dans une 1<sup>ère</sup> partie, nous dégagons les principales tendances de la consommation de protéines et de ses composantes (animal/végétal, différentes sources de protéines, différentes viandes). Puis nous analysons les facteurs explicatifs de la régression de la part de la viande bovine dans les pays développés. Enfin, une troisième partie constitue un essai de prospective de la consommation des viandes dans le Monde et dans les pays développés et de la place de la viande bovine dans celle-ci.

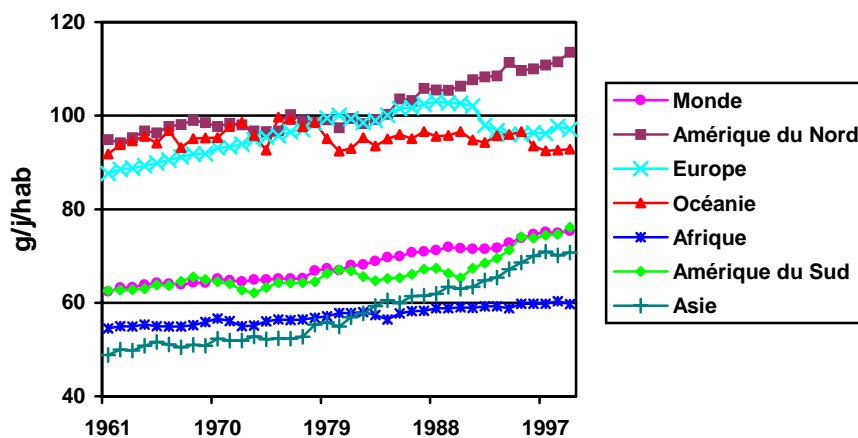
## 1. Consommation de protéines : évolution sur la période 1961-1999.

### 1.1 Consommation totale de protéines.

Les données des bilans alimentaires de la FAO permettent d'avoir un aperçu à l'échelle du Monde du niveau de consommation de protéines et de son évolution. Il s'agit d'une consommation apparente, calculée à partir des ressources (production + importations) et des emplois (consommation et exportations) en tenant compte de la variation des stocks : ces chiffres traduisent en réalité des quantités disponibles à la vente. Bien que conduisant à une surévaluation de la consommation effective de protéines, cette source a le mérite de permettre des comparaisons sur de longues périodes à une échelle mondiale.

Durant les 40 dernières années la consommation mondiale de protéines a régulièrement progressé passant de 62 g/j/hab en 1961 à 75 en 1999 (Figure 1).

Figure 1 : Evolution de la consommation apparente de protéines dans le Monde (1961-1999).



Source : FAO

Cette moyenne masque cependant de profondes différences tant en ce qui concerne les niveaux de consommation que leur évolution :

- l'Amérique du Nord, l'Océanie et l'Europe<sup>1</sup> présentent dès le début des années 1960 un niveau de consommation très supérieur à la moyenne mondiale. Les évolutions de ces trois ensembles géographiques divergent : l'Amérique du Nord et l'Europe (jusqu'à l'effondrement du mur de Berlin) connaissent une croissance régulière de leurs niveaux de consommation (environ 0,5% en moyenne) alors que l'Océanie voit sa consommation plafonner.

- l'Amérique du Sud, l'Asie et l'Afrique ont une consommation inférieure à la moyenne mondiale. Cependant, alors que l'Amérique du Sud voit sa consommation journalière par habitant rester assez voisine de la moyenne

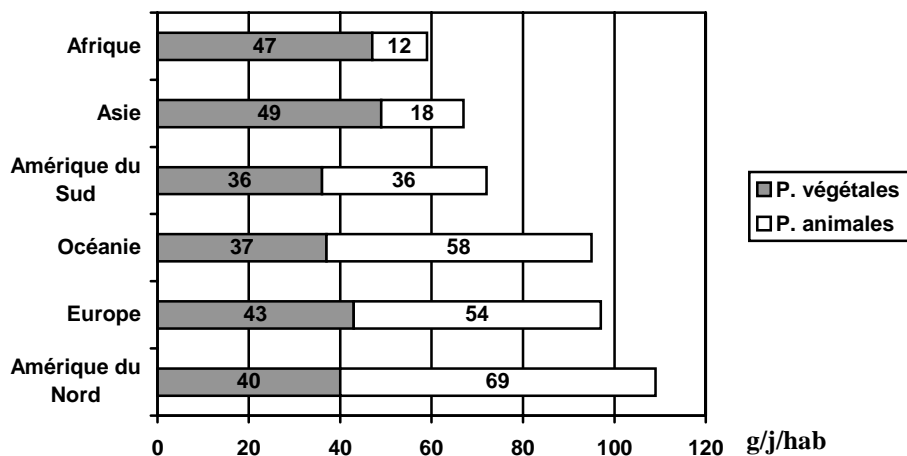
mondiale, l'Afrique ne connaît pas d'évolution significative de sa position. L'Asie rattrape progressivement son retard avec des croissances annuelles importantes depuis le début des années 1980.

Les différences marquées traduisent des conditions d'accès aux sources de protéines très variables dans le Monde : lorsque le niveau de richesse s'élève, la consommation totale de protéines croît.

### 1.2 Parts respectives des protéines végétales et animales.

A l'instar de la consommation totale de protéines, le revenu moyen par habitant influence également les parts respectives des protéines animales et végétales (Figure 2).

Figure 2 : Consommation apparente moyenne de protéines dans le Monde et répartition entre protéines végétales et animales (1990-1999).



Source : FAO.

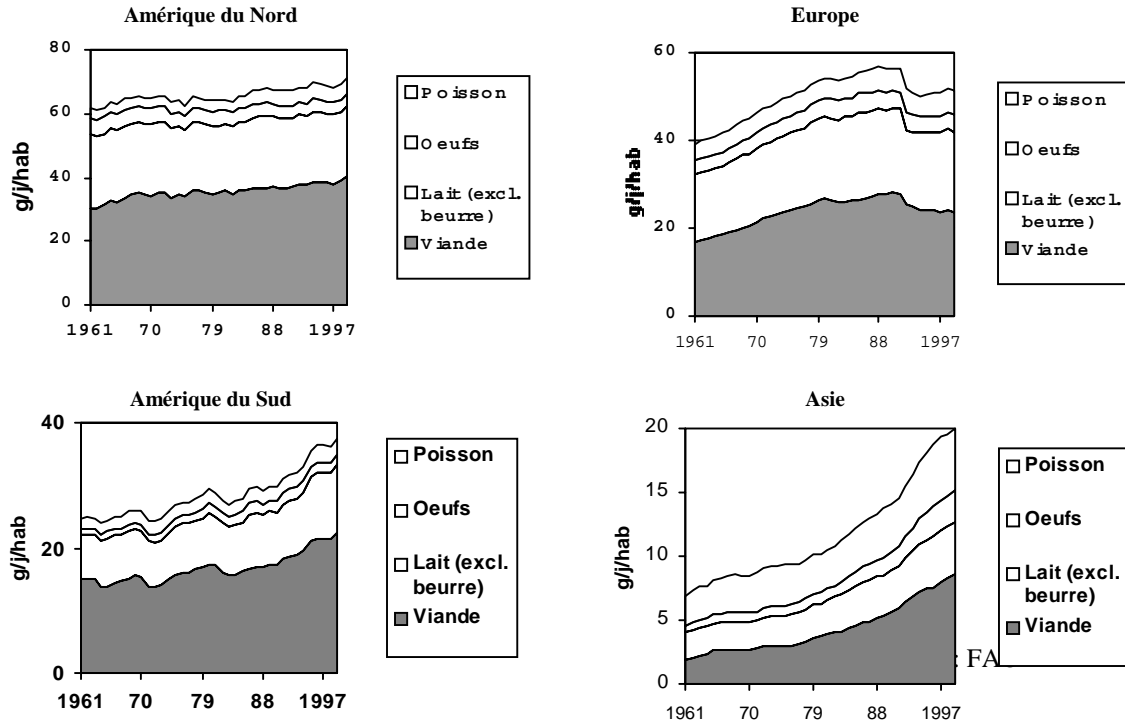
<sup>1</sup> L'Europe prise en compte dans ces données comprend les pays de l'Union Européenne, les autres pays de l'Europe de l'Ouest ainsi que les Pays d'Europe Centrale et Orientale

Ainsi, alors que la consommation de protéines végétales est assez semblable sur les différents continents, la quantité de protéines animales consommée est fortement corrélée au PNB/hab (Grigg, 1995). Aussi, la part des protéines animales dans l'ensemble des protéines croît avec la richesse. Cette règle, vérifiée à l'échelle des continents, souffre quelques exceptions à un échelon géographique (pays) : ainsi, la part des protéines animales excède les 60% en Argentine (au dessus de la moyenne du continent sud-américain) ; il en est de même pour la Somalie en Afrique. A l'inverse, la part des protéines animales en Inde est inférieure à 10%, en deçà de la moyenne du continent asiatique. Ces particularités s'expliquent par l'accessibilité aisée (ou non) à une source protéique animale particulière (exemple de la viande bovine en Argentine).

### 1.3 Structure de la consommation des protéines animales.

Le lien évoqué entre l'accessibilité d'une source de protéines et le niveau de sa consommation se traduit par des parts relatives des différentes sources de protéines animales variables selon les continents (Grigg, 1995). Ainsi, le continent asiatique, avec un niveau de consommation de protéines animales faible, se caractérise par l'importance du poisson comme source de protéines animales (Figure 3). A l'opposé, l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Amérique du Sud ont, malgré des niveaux de consommation assez différents, des profils voisins où dominent deux sources : la viande et le lait.

Figure 3 : Evolution de la consommation apparente des protéines animales sur 4 continents et parts des différentes sources (1961-1999).



Il convient cependant de noter que ces profils ne sont pas figés : l'essor de la consommation totale de protéines animales est, pour certains continents, le fait d'une source peu importante au début des années 1960.

#### 1.4. Consommation de viandes dans les pays développés.

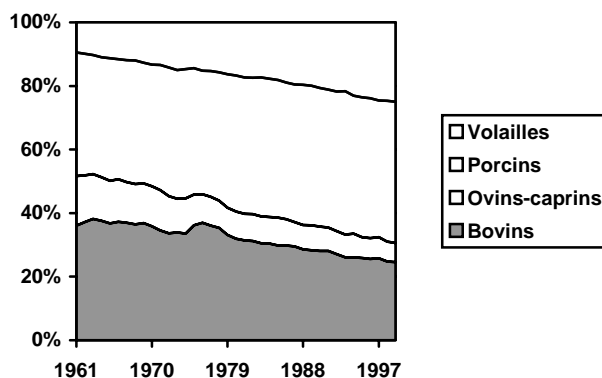
L'analyse de l'évolution quantitative de viandes dans les pays développés permet de distinguer trois groupes de pays :

- ceux dont la consommation apparente est élevée (comprise entre 80 et 100 kg équivalent-carcasse par habitant) dès les années 1960 : on trouve dans ce groupe des pays comme les Etats-Unis (dont la consommation par habitant progresse durant la période 1961-1999 passant de 87 à 124 kg/hab selon l'OCDE) et l'Australie (dont la consommation reste stable sur l'ensemble de la période mais est en régression depuis le début des années 1980).

- ceux dont la consommation apparente est moyenne (comprise entre 50 et 80 kg) au début des années 1960 : on trouve dans ce groupe des pays comme la France, l'Allemagne ou le Royaume-Uni. Les 2 premiers connaissent une progression régulière sur la période étudiée (la consommation française passe de 70 à 94 kg/hab) mais se ralentissant nettement depuis le milieu des années 1990. Le Royaume-Uni voit en revanche sa consommation rester stable sur la période 1961-1999.

- ceux dont la consommation apparente est faible (inférieure à 50 kg/hab) au début des années 1960 : on trouve dans ce groupe des pays comme le Japon, l'Italie ou l'Espagne. Leur consommation progresse sans discontinuer sur l'ensemble de la période, très fortement (l'Espagne passant de 20 à 109 kg/hab !) ou plus faiblement (Japon). Cette évolution quantitative s'est accompagnée d'une modification de la structure de la consommation des viandes c'est à dire des parts respectives (en quantités) des différentes viandes (Figure 4).

Figure 4 : Evolution de la structure de la consommation apparente de viandes dans les pays de l'OCDE<sup>1</sup>.



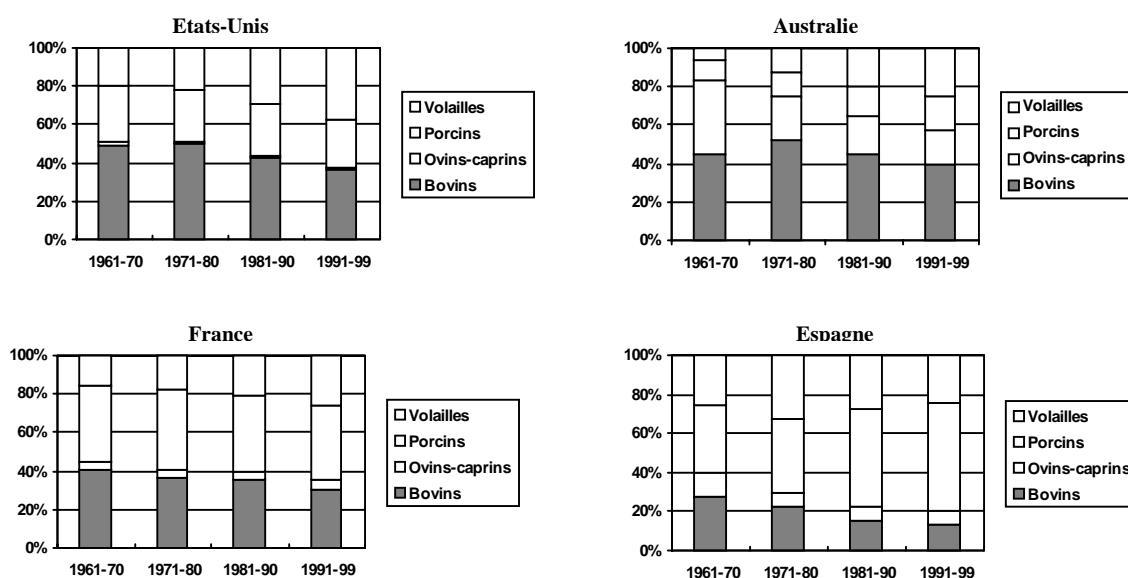
Source : OCDE

<sup>1</sup> Moyenne sur 27 pays.

La part des viandes rouges (et particulièrement de la viande bovine depuis des années 1980) baisse passant de la moitié à moins de 40% de l'ensemble de la consommation. Cette régression profite aux viandes dérivées des céréales (viandes de monogastriques : porc et volailles). La progression la plus forte est à mettre à l'actif des viandes de volailles (passant de 9 à 25% du total).

Ces évolutions générales présentent des contours différents selon les pays, chacun d'entre eux possédant un profil propre (Figure 5). Ainsi, aux Etats-Unis, la baisse prononcée de la part de la viande bovine profite essentiellement aux viandes de volailles. Il en est de même, mais de façon plus modérée, pour la France. En revanche, la très forte augmentation de la consommation de viande en Espagne profite à la viande porcine.

Figure 5 : Structure de la consommation apparente de viande dans 4 pays de l'OCDE.



Source : OCDE.

En conclusion de cette 1<sup>ère</sup> partie, nous retiendrons 4 grandes tendances :

- une consommation moyenne de protéines en hausse dans le Monde mais marquée par de très grandes inégalités entre pays développés et pays en voie de développement ;
- une substitution des protéines animales aux protéines végétales lorsque le revenu par habitant augmente ;
- une part des viandes dans l'ensemble des protéines animales et une structure de la consommation des viandes variables dans les principaux pays à économie développée ;
- mais une tendance généralisée à la réduction de la part de marché (en quantités) des viandes de ruminants au profit des viandes de monogastriques.

Quels sont les déterminants de cette relative désaffection des viandes de ruminants ? Nous proposons ci-après une analyse du cas de la viande bovine<sup>2</sup>.

## 2. Evolution de la consommation de viande bovine : les principaux facteurs explicatifs.

Classiquement, deux grands types de facteurs peuvent être incriminés lorsqu'on observe une évolution de la consommation d'un produit : des facteurs économiques (prix et revenus) et

<sup>2</sup> Nous envisagerons plus exactement le cas de la viande de gros bovins (« bœuf »), laissant donc de côté la viande du veau.

des facteurs non-économiques (facteurs démographiques ou sociologiques).

## 2.1 Effet du revenu

Le pouvoir d'achat, c'est à dire la quantité de biens (ou de services) qu'un revenu permet de se procurer, détermine la capacité à consommer. Dans les pays à économie développée, le revenu ne semble plus être une contrainte majeure en ce qui concerne les quantités achetées dans la consommation alimentaire globale ; il influencerait davantage sur la qualité des produits acquis (Pothérat, 1997).

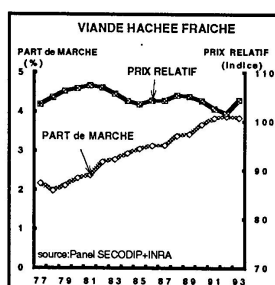
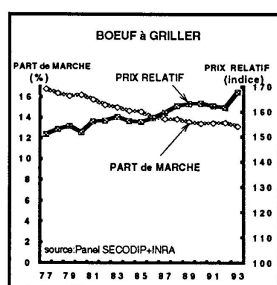
Cependant, il semble en être différemment pour la viande bovine. Combris, exploitant les données de l'enquête alimentaire de l'INSEE de 1991, a en effet montré que les quantités achetées par les ménages sont corrélées positivement au revenu (même si une forte dispersion apparaît dans la zone des revenus médians) (Combris, 1997). L'auteur en conclut que les disparités de consommation sont

encore bien expliquées par les différences de revenus : une baisse du prix unitaire de la viande bovine rendrait possible une augmentation de la consommation dans les foyers modestes. En outre, la qualité des morceaux achetés (estimée par le prix au kg) est également corrélée positivement au revenu.

## 2.2 Effet du prix

Exploitant les données du panel Ménages de Sécodip sur la période 1977-1993, de Fontguyon et Mainsant se sont intéressés à l'influence de l'évolution des prix relatifs de la viande bovine sur la part de marché (Figure 6). Par prix relatif, il faut entendre le prix moyen pondéré d'un type de viande bovine (pour une période donnée) rapporté au prix moyen de tous les achats de viande (durant cette même période). Quant à la part de marché, il s'agit du pourcentage des achats (en volumes) que représente le type de viande bovine considéré par rapport à l'ensemble des volumes de viande achetés dans l'année par les ménages observés.

Figure 6 : Prix relatif et part de marché du bœuf à griller et de la viande hachée fraîche (1977-1993).



Source : (de Fontguyon et Mainsant, 1993)

Ces auteurs ont montré qu'une évolution à la hausse du prix relatif (notamment pour des viandes chères comme le bœuf à griller) avait un effet défavorable sur la part de marché. Il s'agit là d'un élément essentiel expliquant la baisse de la part de marché de la viande bovine dans la plupart des pays développés. Cependant, de Fontguyon et Mainsant montrent qu'il est nécessaire de raisonner par type de viande, d'autres facteurs pouvant être mis en jeu : ainsi, alors que son prix relatif ne varie que peu sur la période 1977-1993, la part de marché de la viande hachée fraîche croît

fortement ; à l'inverse, avec une même évolution de son prix relatif (qui plus est situé à des niveaux modestes : indice compris entre 70 et 80), la viande de bœuf à bouillir voit sa part de marché régresser.

Cette constatation a conduit les économistes de plusieurs pays développés à se demander si, au delà des simples effets des variables économiques (prix et revenu), l'évolution récente de la demande ne traduisait pas un changement plus profond des comportements des consommateurs. Combris a ainsi montré, à partir d'un modèle économétrique, qu'à partir

du début des années 1980 en France, la demande de viande bovine est marquée par un changement des préférences des consommateurs<sup>3</sup> (Combris, 1982). Ces changements peuvent résulter :

- de changements dans la composition démographique de la population (âge, taille des ménages...);
- de changements de types de produits proposés ;
- de changements des préférences sous-jacentes des consommateurs liés à une vigilance particulière sur certains attributs (santé, innocuité...) (Pothérat, 1997).

## 2.3 Effet des facteurs non économiques

### 2.3.1 Effet des variables démographiques

Les pays développés se caractérisent, dans leur ensemble, par :

- une croissance démographique faible
- une réduction de la taille des ménages liée aux modes de vie : elle influe sur les types de produits consommés et leurs quantités dans la mesure où on sait que les consommations individuelles dans les ménages de faible taille ne bénéficient pas d'économie d'échelle par rapport à une famille nombreuse.
- un vieillissement de la population : si les seniors ont a priori des besoins alimentaires moindres, ils possèdent de nos jours des revenus supérieurs à la moyenne nationale (en France) et leur consommation présente des spécificités (achats de produits plus traditionnels, habitude des préparations culinaires longues...)

Outre l'effet de l'âge strictement dit (c'est à dire de la position dans un cycle de vie), il convient d'évaluer l'effet de la génération : deux générations observées au même âge présentent-elles des profils de consommation semblables ? A partir des enquêtes alimentaires de 1971, 1981 et 1991, Combris a montré que les générations les plus jeunes (nées en 1961 et 1951), observées à l'âge de 20, 30 et 40 ans présentent un infléchissement marqué de leur consommation de viande bovine depuis les

années 1980 (Combris, 1997). Une analyse détaillée de l'hétérogénéité des comportements des consommateurs de viande bovine menée en France montre que les consommateurs jeunes et d'un niveau d'éducation supérieure ont une plus forte probabilité d'être de faibles consommateurs (Combris et Grignon, 1997). Ils présentent par ailleurs un profil de faibles consommateurs de protéines animales et la structure de cette consommation est différente du reste de la population : elle se caractérise par une sous-consommation des viandes de boucherie au profit du poisson et de produits laitiers. (cf 2.3.2 pour une analyse des déterminants de ces comportements).

### 2.3.2 Effets des facteurs sociologiques

Depuis la décennie 1980, en matière de consommation alimentaire et plus particulièrement de viandes, on peut distinguer trois tendances de fond dans les pays à économie développée (Porin, 1997) :

- *une préoccupation croissante des consommateurs pour leur santé* : celle-ci suppose une innocuité des aliments ingérés et un équilibre nutritionnel correct. Sur la premier point, la viande bovine ne faisait guère l'objet de remise en cause de la part des consommateurs...jusqu'aux crises de l'ESB (cf *présentation de P. Mainsant*). Seuls des décès dus à la consommation de viandes hachées peu cuites contaminées par des *Escherichia coli* entéro-hémorragiques avaient jusqu'alors ponctuellement défrayé la chronique aux Etats-Unis. En ce qui concerne le volet nutritionnel, la viande bovine a fait l'objet de nombreuses attaques : durant les décennies 1980 et 1990, de nombreux articles de presse (généraliste ou spécialisée) ont associé la consommation de viande bovine aux maladies cardio-vasculaires ou aux cancers du colon (cf *présentation de Ph Patureau-Mirand*).

- *une aspiration croissante au temps libre* : elle se traduit par une réduction des fréquences d'achat et une réduction du temps de préparation culinaire. Ces modifications de comportement conduisent à l'abandon de certains produits (par exemple, la viande de bœuf à bouillir) au profit de produits industriels à praticité élevée (par exemple la

<sup>3</sup> La démonstration de ce changement de préférences n'a pu être faite dans tous les pays développés. Par ailleurs, en ce qui concerne la France, elle ne semble concerner que la viande bovine (Pothérat, 1997).

viande hachée fraîche ou surgelée). Ces variables (praticité, régularité du produit) constituent des facteurs hors-prix expliquant l'évolution des parts de marchés de ces produits (cf 2.2). Hormis pour la viande hachée, ces nouvelles habitudes d'achat et de préparation sont peu favorables à la viande bovine (peu de produits élaborés).

- *une recherche de la diversité* qui se manifeste par une déstructuration des repas et par une internationalisation de l'alimentation (*ethnic food*). La déstructuration des repas se traduit par une moindre ritualisation de la prise alimentaire tant dans ses horaires que dans sa composition. Nous pensons que cette tendance est peu favorable à la viande bovine dans la mesure où le sacro-saint « steak-frites » perd son statut de plat principal mais aussi parce que la viande bovine se prête mal (si l'on excepte la viande hachée) à ce mode de consommation. Quant à l'internationalisation de la consommation, elle a eu comme effet le plus significatif, pour la viande bovine, l'expansion de la consommation de viande hachée (hamburger /fast-food).

A ces 3 tendances présentes dès la décennie 1980, il convient désormais d'en ajouter une 4<sup>ème</sup> que nous nommerons « recherche d'une éthique de la production ». Sous cette locution, nous regroupons un ensemble de facteurs qui ont trait au caractère acceptable ou non des systèmes de production (depuis l'élevage jusqu'à la sortie de l'usine de transformation) à savoir :

- le bien-être des animaux : depuis que la question des droits de l'animal est clairement revendiquée par certains, la frontière entre l'Homme et l'animal s'estompe. L'Homme est dès lors responsable des actes qu'il commet y compris dans l'exercice de son métier d'éleveur, de marchand de bestiaux ou d'abatteur. Cette sensibilité d'une partie des consommateurs au bien-être animal a été invoquée comme un des facteurs responsable de la baisse de la consommation de viande bovine au Royaume-Uni. Elle semble désormais concerner la grande majorité des pays à économie développée. Des études réalisées auprès de consommateurs français sur les motifs de non consommation de viande ont montré que la remise en question du droit à tuer les animaux recueillait un nombre

significatif de suffrages (Combris et Grignon, 1997).

- le respect de l'environnement : il s'agit également d'une « valeur en hausse » chez nombre de consommateurs même si le consentement à payer un surprix pour des produits issus de modes de production respectueux de l'environnement n'est pas encore très répandu (notamment en France).

- l'alimentation et les traitements administrés aux animaux : certains modes d'alimentation (cf farines animales dans la crise de l'ESB) ou l'administration systématique à titre préventif de molécules antibiotiques (activateurs de croissance) sont également dénoncés par une frange croissante de consommateurs, du fait de leur médiatisation.

Sur ces 3 volets, la viande bovine bénéficiait, jusqu'aux crises de l'ESB, d'un jugement plutôt favorable : l'image d'un élevage extensif, traditionnel, de petite taille semblait prédominer dans la population. Il en est probablement tout autrement aujourd'hui. Cette évolution nous amène à insister sur l'importance des représentations dans la psychologie des consommateurs : au nom du bien-être de l'animal et du refus de tuer, certains consommateurs deviennent végétariens et trouvent dans les protéines végétales (soja par exemple) une alternative à la viande. D'autres, refusant cet extrême, se tournent vers les viandes blanches (qui n'ont pas l'image négative du sang), dérivées des matières végétales : c'est le néo-végétarisme (Lambert 1997). Outre ces modifications profondes des habitudes, l'attitude des consommateurs vis à vis des animaux peut induire des changements dans les types d'aliments consommés au sein d'une même espèce : les consommateurs qui refusent de voir l'animal vivant derrière le produit qu'il consomme (la vache dans son pré dont est issu l'entrecôte), se tourneront plus facilement vers des produits élaborés (plats cuisinés ...). A l'inverse, le zoophage (qui n'est pas gêné par la vision de l'animal vivant), ne sera pas rebuté par un muscle peu élaboré.

En conclusion, la baisse de la demande de viande bovine observée dans la plupart des pays à économie développée peut s'analyser comme la conjonction de l'effet de facteurs



économiques (revenu, prix) et de facteurs sociologiques. Le poids de chacun des facteurs varie selon les pays : en France, les facteurs économiques (effet prix relatif essentiellement) restent déterminants mais ne suffisent plus à expliquer l'inversion de tendance observée depuis le début des années 1980. Celle-ci est liée à un changement dans les préférences de certains consommateurs notamment des jeunes (moins de 35 ans), des classes moyennes et des personnes vivant seules. Cette rupture ne touche cependant pas uniformément tous les types de viande bovine : une analyse détaillée (par types de consommateurs et par types de produits) est donc indispensable pour appréhender correctement la nature des changements (Pothérat, 1997).

### 3. Quel avenir pour la consommation de viande à l'horizon 2020 ? Quelle place pour la viande bovine ?

#### 3.1 Prospective de la demande mondiale de viande.

Différents exercices de prospective ont été menés durant les dernières années pour prédire l'évolution de la demande des viandes dans le Monde (IFPRI, 2001 ; Rosegrant, 1999 ; de Laage de Meux, 1999 ; FAO). Ces travaux sont fondés sur des hypothèses convergentes :

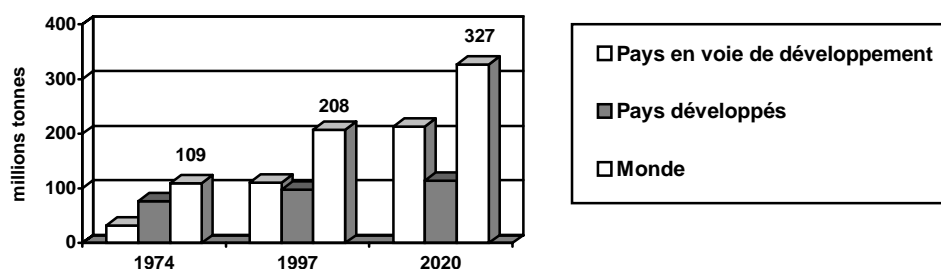
- un ralentissement de la croissance démographique y compris dans les pays développés qui devrait conduire à une population mondiale proche de 7,5 milliards d'humains en 2020 ;

- une poursuite du mouvement de libéralisation du commerce des produits agricoles et alimentaires ;

- une stabilisation de la production des céréales à l'échelle mondiale malgré une augmentation probable de la production dans les Pays en Voie de Développement (PVD).

L'évolution de la demande est la résultante de deux composantes : la composante démographique (sur la base de la consommation de la période antérieure par habitant) et la composante économique (qui reflète l'accroissement de la consommation par habitant). Le modèle Impact<sup>4</sup> utilisé par l'International Food Policy Research Institute (IFPRI) conduit à une prévision d'augmentation forte de la demande mondiale de viande (+ 55% entre 1997 et 2020) (Figure7).

Figure n°7 : Evolution de la demande mondiale de viandes entre 1974 et 1997 et perspectives



d'évolution à l'horizon 2020.

Source : (IFPRI, 2001)

<sup>4</sup> Modèle simulant l'offre et la demande de viande, couvrant 36 pays et 16 produits (ou groupes de produits) dont toutes les céréales, les viandes et les produits laitiers. Les pays développés comprennent l'Afrique du Sud, l'Australie, le Canada, les Etats-Unis, Israël, le Japon, la Nouvelle-Zélande, l'Union Européenne, les autres pays de l'Europe de l'Ouest, les pays de l'Europe de l'Est et l'ex-URSS.

La demande mondiale devrait passer de 208 millions de tonnes en 1997 (soit 35 kg/hab/an) à 327 millions de tonnes (soit 44 kg/hab/an). L'essentiel de la croissance est le fait des PVD. Même si la demande de l'Asie du Sud et du Sud-Est et de l'Afrique sub-saharienne devrait augmenter très fortement, la consommation de viande par habitant restera très inférieure dans ces zones à celles des pays développés

(Tableau 1). A l'échelle des pays la Chine pourrait voir sa consommation augmenter de près de 80% entre 1993 et 2020 et représenter à elle seule 40% de la croissance mondiale de la demande de viande. De même, si les Indiens devenaient consommateurs de viande, la demande mondiale pourrait connaître des évolutions encore plus importantes...mais difficilement prévisibles à l'heure actuelle.

Tableau n° 1 : Perspectives d'évolution de la demande de viandes par habitant entre 1993 et 2020.

kg/hab/an	V. Bovine			V. Volailles			Toutes viandes		
	1993	2020	$\Delta 93/20$ (%)	1993	2020	$\Delta 93/20$ (%)	1993	2020	$\Delta 93/20$ (%)
Monde	9,8	10,7	<b>9</b>	8,5	10,7	<b>26</b>	33,9	39,3	<b>16</b>
Pays développés	25,2	25,8	<b>2</b>	20,3	24,7	<b>22</b>	77,7	83,0	<b>7</b>
PVD	5,3	7,4	<b>40</b>	5,0	7,7	<b>54</b>	20,8	29,7	<b>43</b>
<i>Chine</i>	2,1	4,4	<b>110</b>	5,0	10,7	<b>114</b>	32,8	59,6	<b>82</b>
<i>Inde</i>	2,6	4,0	<b>54</b>	0,5	1,0	<b>100</b>	4,3	6,5	<b>51</b>

Source : (Rosegrant et al., 1999)

Toutes les viandes ne profiteront pas également de cette croissance : 40% de celle-ci serait accaparée par les viandes de volailles et 30% par la viande de porc. Ce développement des viandes blanches de monogastriques entraînera un accroissement de l'utilisation de céréales par les animaux (au détriment de l'utilisation humaine). L'évolution de la demande de viande bovine resterait elle beaucoup plus modeste (+ 9% entre 1993 et 2020 contre +16% pour l'ensemble des viandes – Tableau 1). Elle sera cependant significative (+ 40%) dans les PVD.

### 3.2. Quelles place pour la viande bovine dans les pays développés ?

Dans les pays développés, la croissance de la demande de viande bovine ne devrait connaître qu'une évolution très faible (2%). Nous formulons les hypothèses suivantes quant aux facteurs qui influenceront cette consommation :

- l'effet prix relatif, actuellement défavorable à la viande bovine, conservera une place notable comme facteur explicatif de l'évolution de la consommation. Dans un univers alimentaire caractérisé par une pléthore de l'offre, le consommateur continuera d'arbitrer entre les sources de protéines (végétales/animales) et entre les différentes viandes (ruminants vs monogastriques). En l'absence d'une baisse significative de leur prix relatif, les morceaux de viande bovine nobles risquent de continuer à perdre des parts de marché.

- les seniors de demain sont les actifs d'aujourd'hui : outre l'incertitude qui pèse sur leur pouvoir d'achat futur (pérennité du régime des retraites ?), cette génération se caractérise par une désaffection relative envers la viande bovine qui touche essentiellement les personnes des professions intellectuelles des classes moyennes (enseignants...). Or les effectifs de ces classes augmentent et ces

adultes ont actuellement une vie de couple avec enfants (Combris et Grignon, 1997). Il s'agit là d'un signe de fragilité de la viande bovine car l'absence d'habitude de sa consommation chez ces futurs retraités risquent de se « propager » à leurs enfants voire à leur entourage (rôle de prescripteurs). Par ailleurs, cette génération n'est pas habituée à des temps de préparation culinaire longs : lors de leur retraite, on peut penser qu'ils perpétueront cette pratique, délaissant par conséquent les morceaux à bouillir.

- la culture alimentaire des jeunes générations est globalement relativement limitée en matière de viande bovine. De plus, cette viande ne dispose plus chez les jeunes du statut de « viande par excellence » ce qui était le cas chez leurs parents. Aussi peut-on se demander si, en l'absence d'un tel statut, une gestion rationnelle du budget protéines par ces consommateurs devenus adultes ne conduira pas demain à une baisse plus sensible qu'actuellement de la consommation de viande bovine (Boutonnet, 1998) ?

- la capacité de la filière à proposer des produits répondant aux attentes collectives (sociétales) ou individuelles jouera un rôle croissant :

- *attentes collectives* : il s'agit essentiellement d'attentes, pas toujours explicitement formulées, concernant des systèmes de production respectueux (du bien-être, de l'environnement) et moralement acceptables. La crise de l'ESB a montré combien la découverte par le grand public de l'utilisation des co-produits de l'abattage pour la fabrication des farines animales a marqué les esprits ! La difficulté est assurément pour la filière de répondre à ces attentes sans « excès de zèle » et sans systématiquement renier les pratiques actuelles (efforts d'information des consommateurs).

- *individuelles* : elles touchent aux assurances concernant l'innocuité des produits (sécurité alimentaire) et aux caractéristiques nutritionnelles : là encore des efforts devront continuer à être déployés en direction des prescripteurs (médecins, nutritionnistes...) ou des leaders d'opinion (journalistes par exemple). Elles concernent également la praticité des produits, très variable selon les

morceaux de viande bovine. Gageons que le travail de recherche-développement effectué par les industriels de la transformation permettra dans les années à venir une meilleure valorisation des pièces à faible praticité (morceaux à bouillir par exemple).

Ces réflexions peuvent, à court terme, être nuancées voire remises en cause, par les effets de la 2<sup>nd</sup>e crise de la vache folle en France (importance et durée de la baisse de consommation ?) et par l'extension mondiale envisageable de l'ESB (cf 1<sup>er</sup> cas déclaré récemment au Japon). Malgré le caractère périlleux de l'exercice de prospective dans la situation actuelle, les perspectives de développement de la consommation de viande bovine sont peu prometteuses dans les pays à économie développée. La défense des parts de marché (en volume) et la recherche de valeur ajoutée doivent constituer des priorités des professionnels de la filière.

#### Références :

Boutonnet J.P. (1998) Marchés des viandes : les clés de l'évolution. In Déméter 1999 Economie et stratégies agricoles, p 59-119.

Combris P. (1992) Changements structurels : le cas des consommations alimentaires en France de 1949 à 1988. Economie et Prévisions, n° 102-103, p 221-245.

Combris P. (1997) La consommation des produits animaux en France : tendances et perspectives d'évolution. Viandes Prod. Carnés, 18, 1, p 29-36.

Combris P. et Grignon C. (1997) Qui sont les faibles consommateurs de viande de bœuf ? Viandes Prod. Carnés, 18, 1, p 37-46.

De Fontguyon G., Mainsant P. (1994) Analyse prospective des parts de marché et des prix relatifs des différentes viandes. IN La demande du consommateur et l'offre de viande bovine du linéaire boucherie à l'horizon 2000. Codivial, juin 1994.

Grigg (1995) The pattern of World Protein Consumption. Geoforum, 26, 1, p 1-17.

Lambert J.L. (1997) Quelques déterminants socioculturels des consommateurs de viandes en Europe. La vache folle va-t-elle renforcer la tendance à la sarcophagie et au néo-végétarisme ? Revue de droit rural, n° 252, p 240-243.

Pothérat C. (1997) La consommation française de produits carnés et de poissons au cours des trente dernières années : changements et ruptures des achats en vue de la consommation à domicile. Thèse d'Université, INAPG-INRA LEIAA, 139 p. + annexes.

Porin F. (1997) Les substitutions entre viandes. L'influence des évolutions sociologiques. Viandes Prod. Carnés, 18, 1, p 25-28

IFPRI (2001) 2020 Global Food Outlook : trends, alternatives and choices, 20 p.

De Laage de Meux B. (1998) Essai de réflexion prospective sur le marché des viandes. In Déméter 1999 Economie et stratégies agricoles, p 121-149.

Rosegrant, M.W. et al. (1999) Alternative futures for world cereal and meat consumption. Proceedings of the Nutrition Society, 58, p 219-234.

Méchin C. (1997) La symbolique de la viande. In Le mangeur et l'animal. Ed Autrement, Collection Mutations, n°172, p 121-134.

Vialles N. (1987) Le sang et la chair. Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme.